

◆ *Bibliothèque « Serbica »* ◆

www.serbica.fr

LES AMES ENGLOUTIES



УТОПЉЕНЕ ДУШЕ
UTOPLJENE DUŠE

VLADISLAV PETKOVIĆ DIS

EXTRAITS

Traduits du serbe par :
Kolja Mićević et Boris Lazić

◆ *Poésie* ◆

LA PRISON / TAMNICA

C'est cette vie où aussi je tombai moi,
Des purs lointains, aux yeux pleins d'astres
Et avec ma larme, qui brille toutefois,
Et déplore, tel l'oiseau ses nids après désastre.
C'est cette vie où aussi je tombai moi.

Avec nul savoir et sans ma volonté,
Inconnu au langage et aux amers maux.
Et je pleurai. Je n'en fus pas réconforté.
Et je restai ainsi dans le triste berceau
Avec nul savoir et sans ma volonté.

Et j'ignorais que mon sang circule,
Et que je portais la forme qui change ;
Et le rêve de la beauté, le crépuscule
Et le doux silence telle souffle étrange.
Et j'ignorais que mon sang circule,

Et que fuient les étoiles de mes yeux,
Que naissent le ciel et encore cette voûte
Et l'espace, durée pour l'ordre précieux,
Et que ma tête crée tout ce monde de doutes.
Et que fuient les étoiles de mes yeux.

Fuient les étoiles ; mais laissent les couleurs,
Lieux et lointains et vision concrète ;
Et vivent tel mon être avec douceur,
Innocemment liés au rêve de ma tête.
Fuient les étoiles, laissant les couleurs.

A la fuite des étoiles, resta la terre
Pour diriger mes pas et la vie des mots :

Et ainsi de fit en moi une force claire,
Force qui fait mal, force qui guérit les maux.
A la fuite des étoiles, resta la terre.

Et cette terre je l'ai connue, moi
Au cœur pur, mais sans mes astres,
Et avec ma larme, qui brille toutefois
Et déplore, tel l'oiseau ses nids après désastre.
Et cette terre je l'ai connue, moi.

Tel un vieux mystère à vivre je me pris
Cloué à cette terre d'où la vie s'élève,
Pour suivre de mes yeux les horizons gris,
Tête entourée d'une guirlande de rêves.
Tel un vieux mystère à vivre je me pris.

Pour me sentir dans le regard des herbes
Et de la nuit et des eaux ; et écouter l'être
Et, endormi en tout, mon esprit superbe
Tel un chant, telle une vraie découverte ;
Pour me sentir dans le regard des herbes.

Et des yeux, que ma force voit à jamais,
Des yeux, qui clament telle la voix des silences,
Telle langage des bois, telle bel être aimé
Des rêves perdus, des hauteurs immenses,
Et des yeux, que ma force voit à jamais.

Traduit par Kolja Mićević

In : Kolja Mićević, *Les Saluts slaves*, une anthologie poétique,
Éditions « Kolja Mićević », Paris-Belleville, 2002, p. 157-159.

LE NIRVANA / NIRVANA

Cette nuit-là me visitaient les morts,
Siècles antiques et nouveaux cimetières ;
M'approchaient comme victime expiatoire,
Comme reflet des choses éphémères.

Cette nuit-là me visitaient des mers
Asséchées, sans aucune vague ni écume ;
S'efforçant de mettre en branle l'univers,
Soufflait un vent de mort depuis les cimes.

Cette nuit-là me visitait le bonheur
Des âmes mortes, rêve d'une morte rose,
Cette nuit-là morte était des printemps l'heure ;
Et le baume d'une mort partout éclore.

Cette nuit-là me visitaient amours,
De tous les temps ô les amours mortes,
Et les amants, enlacés dans la mort,
Dans un baiser de souvenirs mortes.

Et tous ce qui à jamais existé,
Et tous ce qui son ombre possédait,
Et tous ce qui ne viendrait plus jamais,
Jamais – à ce moment à moi venait.

Là se trouvaient aussi les nuages morts,
Le temps mort et sa chronique des jours,
Là se trouvait de la lumière la mort :
Le nirvana pressait tout l'univers.

Et le nirvana avait un regard
Que nul être humain ne saurait avoir :

Sans forme, sans joie, sans peine, un regard
Mort et vide jusques au désespoir.

Et ce regard comme une lourde chaîne
Tombait sur moi et sur tous les rêves,
Sur le futur, sur les contrées lointaines,
Sur les idées et toute pensée neuve.

Cette nuit-là me visitaient les morts,
Siècles antiques et nouveaux cimetières ;
M'approchaient comme victime expiatoire,
Comme reflet des choses éphémères.

Traduit par Boris Lazić

ELLE DORT PEUT-ETRE / MOŽDA SPAVA

J'ai oublié ce matin un poème dans mon cœur,
un poème que j'écoutais en rêve toute la nuit :
à l'entendre j'essayais vainement aujourd'hui
comme si le poème était tout mon bonheur.
J'ai oublié ce matin un poème dans mon cœur.

En mon rêve j'ignorais la force du réveil,
et que terre a besoin du soleil et de l'aube ;
que le jour les étoiles perdent leurs blanches robes ;
que la pâle lune traverse de la nuit le seuil.
En mon rêve j'ignorais la force du réveil.

J'ignore alors si j'avais un rêve même court,
et en lui d'autres yeux, d'autre firmament,
un visage, j'ignore lequel, peut-être d'enfant,
ancien chant, anciennes étoiles, un ancien jour.
J'ignore alors si j'avais un rêve même court.

Je ne me souviens de rien, ni de ces yeux vrais :
comme si tout mon rêve ne fut que d'écume,
et ces yeux mon âme perdue dans la brume,
ni la mélodie, ni d'autre chose, dont je rêvais.
Je ne me souviens de rien, ni de ces yeux vrais.

Mais je pressens et cela c'est tout ce que je sais.
Je pressens pour ces yeux, qu'ils ne sont que ceux
qui par la vie me guident et suivent en tous lieux :
en rêve viennent, pour voir ce que solitaire je fais.
Mais je pressens et cela c'est tout ce que je sais.

Pour me voir, viennent les yeux, et je vois alors
et ces yeux et cet amour et l'heureux instant ;
ses yeux, son visage et ce sien printemps

Je vois en rêve, mais j'ignore, pourquoi pas encore.
Pour me voir, viennent les yeux, et je vois alors :

Sa tête ornée de cheveux et en cheveux la fleur.
Et son regard qui me regarde comme des roses,
qui me regarde, me dit tant de belles choses,
qui m'apporte le bon repos et toute la douceur,
sa tête ornée de cheveux et en cheveux la fleur.

Je n'ai plus ma bien-aimée et j'ignore sa voix ;
j'ignore le lieu où elle vit ou si sa vie fut brève ;
pourquoi le réel me la cache, elle et mon rêve ;
elle dort peut-être, et la protège le tombeau froid.
Je n'ai plus ma bien-aimée, et j'ignore sa voix.

Elle dort peut-être aux yeux hors de tout mal,
hors des choses, hors des songes, hors de l'existence,
et avec elle dort sa beauté immense,
elle dort peut-être et viendra après ce rêve fatal.
Elle dort peut-être aux yeux hors de tout mal.

Traduit par Kolja Mićević

In : Kolja Mićević, *Les Saluts slaves*, op. cit., p. 155-156.

FLEURS DE LA GLOIRE / CVETОВI SLAVE*

Ils dorment tous alignés l'un auprès de l'autre,
Sans leur linceul et couverts de misère
Les mains croisées, dans un ridicule sépulcre,
Et pourrissent paisibles comme dans une bière.

Ils dorment, doux, désintéressés,
Les blessures ouvertes et les yeux fermés,
Leur âme est aussi grande qu'une pierre précieuse
Qu'un éternel chant voudrait consumer.

Ils dorment, nos fils que voilà,
Dans leur sang, tels des oiseaux insouciantes,
Tels des fleurs de lis mortes, abandonnés là,
Aussi fiers que les seigneurs d'antan.

Ils dorment par l'ensemble des Balkans
Pour le bien d'autrui, de leur peuple l'espoir :
Jamais ils n'ont arboré le drapeau blanc
Ces jeunes gens d'un temps de gloire.

Ils dorment simples, sans parure,
Et les vers inondent leurs corps épars.
Et alors qu'ils perdent leur belle allure,
Leur tertre se pare de fleurs de gloire.

Traduit par Boris Lazić

* Ce poème est extrait du recueil *Ми чекамо цара / Nous attendons l'empereur*, publié à Belgrade en 1913 et 1914.

Première édition en serbe : *Утопљене душе*, 1911.